

Réunion de l'équipe de recherche LARC, 11 février 2013. Rencontre avec Pierre Senges

À l'occasion de la réunion de l'équipe LARC du 11 février 2013, l'écrivain Pierre Senges prend la parole au sujet d'une tendance littéraire contemporaine dont certaines de ses ouvrages relèvent et qui se penche sur l'Histoire dans un double mouvement d'interrogation concernant non seulement le passé, mais aussi, d'une manière oblique, le présent. Auteur de plusieurs livres, au cours de son intervention Pierre Senges va se référer notamment à deux de ses textes : *La réfutation majeure* (Paris, Gallimard, « Verticales », 2004), qui se veut la traduction de l'œuvre (jamais écrite) d'Antonio de Guevara, un faussaire vécu à la cour de Charles Quint, traitant la découverte de l'Amérique en tant qu'imposture et *Fragments de Lichtenberg* (Paris, Gallimard, « Verticales », 2008), basé sur l'idée que les aphorismes de Lichtenberg seraient les fragments d'un roman que des exégètes scrupuleux entendent reconstruire.

Selon Senges, il est impossible de ne pas être contemporain, actuel, de ne pas s'engager dans son temps. C'est une injonction presque religieuse, une sorte de fatalité. Ce qui ne se traduit pas forcément par l'illustration des événements du présent. Il s'agit pour lui de faire une distinction entre une modernité authentique et une modernité de convenance qui consiste dans le choix de ne traiter que des événements d'actualité comme étant les seuls sujets en mesure de refléter la réalité de l'homme contemporain.

L'écrivain ramène à trois typologies principales la manière d'aborder un sujet en distinguant entre la manière contemporaine, la manière mythique et la manière historique. La manière historique, qui se fonde sur la prise en compte du passé, s'oppose à la manière contemporaine centrée sur le présent et permet aux écrivains de notre époque de réélaborer la matière narrative comme on le faisait autrefois avec les mythes (manière mythique), tout en y ajoutant du trivial et du ridicule. De nos jours le mythe étant désormais inaccessible, on en perd la pureté pour s'engager, par le biais de l'histoire, dans l'humain, dans le vivant. L'histoire serait donc une sorte de détour nécessaire à la base de l'effort de construction narrative – une façon de se soustraire à l'écriture personnelle en assouvissant ce besoin de se métamorphoser, de transfigurer le réel dont parlait Flaubert dans une de ses lettres à Louise Colet. Il s'agit d'un détour par les archives et par le patrimoine. Le patrimoine fournit à l'écrivain des objets existants à parasiter : les auteurs rédigeaient ces livres parasites pour ne pas se sentir seuls, pour lutter contre la peur de la solitude et du vide (c'est le cas, notamment, des *Fragments de Lichtenberg*).

Le recours aux archives permet de raconter des histoires qui naissent souvent du développement d'une hypothèse : c'est le cas de l'hypothèse absurde sur laquelle se base *La réfutation majeure*, où l'auteur a voulu se mettre dans la peau d'un chroniqueur du XVI^e siècle, mais d'une manière qui n'est pas authentiquement imitative. À travers les archives, les personnages historiques s'offrent à l'auteur comme des personnages de roman. Néanmoins, en dépit du parasitage des archives, les personnages continuent d'échapper à l'auteur qui les met en scène. L'écrivain travaille d'ailleurs sur les interstices de l'histoire, qu'il exploite à son gré grâce au manque de « traçabilité », en valorisant des aspects volontairement obscurs pour les lecteurs dont les pistes de compréhension sont ainsi brouillées.

L'écrivain n'entend donc pas dévoiler la vérité, mais plutôt donner lieu à une sorte de délire interprétatif, qui se sert d'un mensonge multiple et multiplié et d'une mise en scène qui fait la part belle à l'humour, s'adressant à un lecteur exigeant dont la crédulité doit être aiguësée.

Flavia Conti

